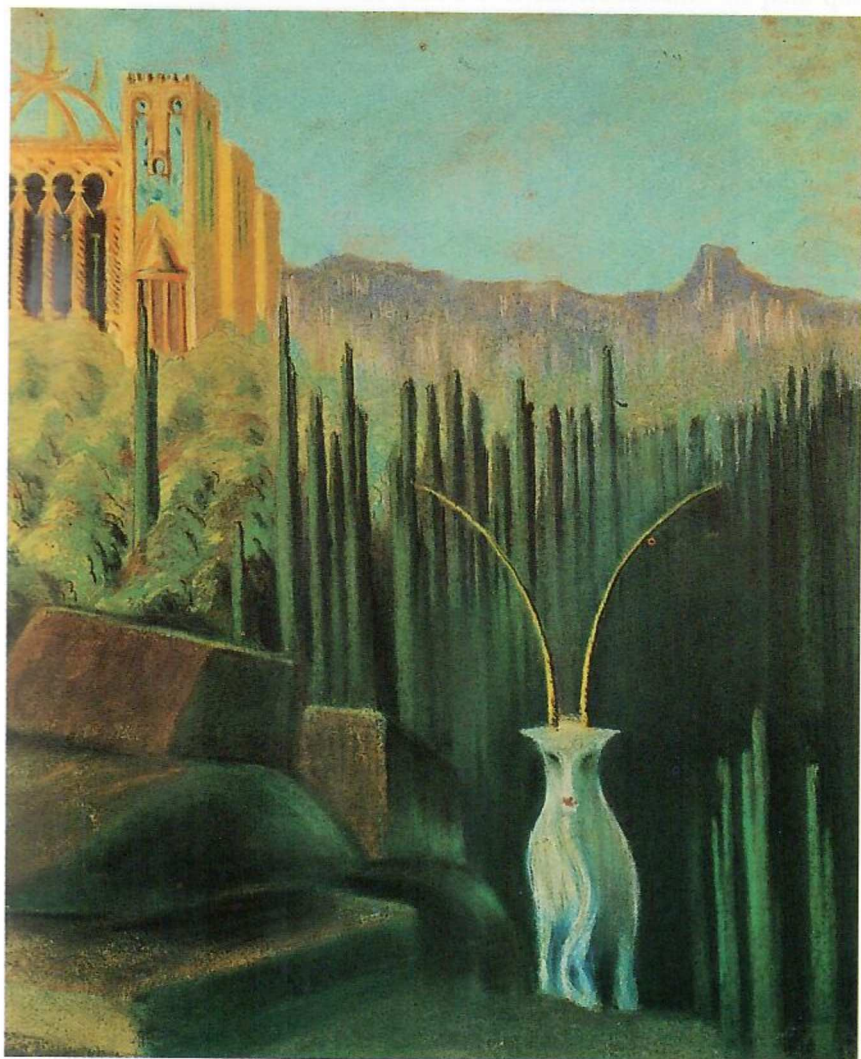


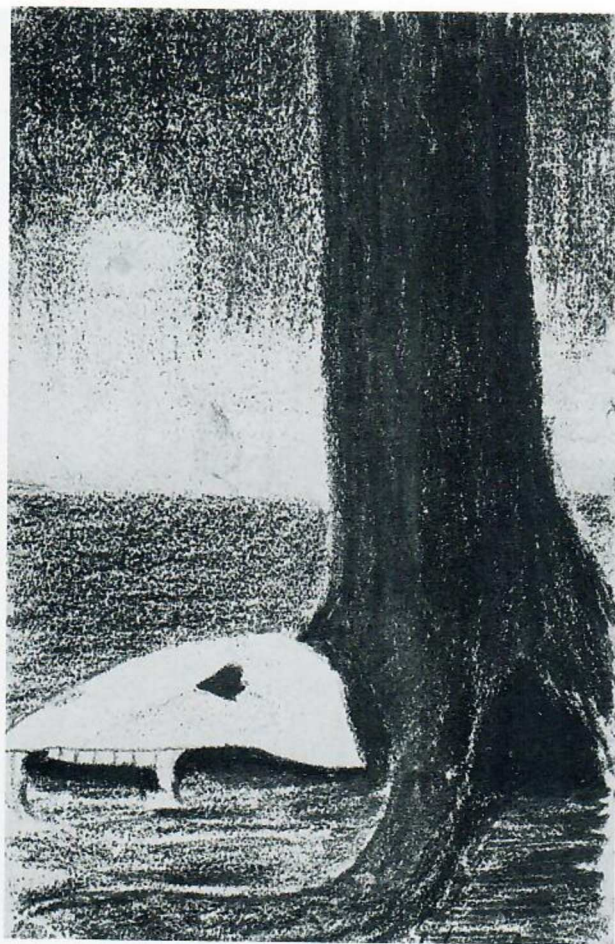
MIKALOJUS KONSTANTINAS ČIURLIONIS

« Un nouveau continent pour l'esprit »

présenté par Marina Vanci-Pérahim



Capricorne, Fantaisie (cycle de la Ville enchantée), 1904
papier, pastel, 73 × 62,8 cm



Arbre, carte postale, 1903
crayon de couleur, 9 × 12 cm

L'histoire de l'art contemporain comporte encore bien des lacunes: seuls quelques initiés connaissent aujourd'hui, en Occident, le nom de Čiurlionis¹.

Or, Mikalojus Konstantinas Čiurlionis (1875-1911) est souvent considéré comme le premier peintre à avoir franchi le seuil de l'abstraction. On s'interroge même sur l'impact que son œuvre aurait eu sur Kandinsky. Fortement appréciés dans les milieux avertis russe, polonais et allemand du début du siècle, ses étonnants pastels et détrempe tombèrent dans l'oubli après la Grande Guerre. Il faudra attendre les années soixante-dix pour que plusieurs albums et études, en russe et lituanien, soient édités à Moscou, Vilnius et Léninegrad. En 1967, se constitue à Kaunas un musée entièrement consacré à la conservation de ses œuvres musicales, des manuscrits, des gouaches, des pastels et des dessins. Selon l'historiographie de l'époque, la prodigalité de cette personnalité artistique multiple, qui s'exprime aussi facilement en musique qu'en peinture (environ deux cents œuvres musicales et plus de trois cents peintures ont été recensées) aurait fasciné, dans les années trente, Romain Rolland. On apprend ainsi que l'auteur de *Jean-Christophe* aurait détenu des œuvres de Čiurlionis, qu'il nommait «le Christophe Colomb d'un nouveau continent artistique»².

L'originalité de ce peintre visionnaire, dont l'iconographie semble fortement inspirée du répertoire mythologique de sa Lituanie natale, ne peut cependant nous faire oublier que Čiurlionis partage les préoccupations intellectuelles et esthétiques d'une génération d'artistes. Le dégoût pour une société industrielle avilie et dégradée par le «matérialisme» et le positivisme s'accompagne chez eux d'une volonté implicite de dépasser la description du monde des apparences. L'image cesse d'être la transcription objective d'une réalité extérieure pour devenir l'expression subjective d'un «contenu intérieur». La forme n'est plus «l'exactitude du rendu», mais l'équivalent expressif des idées et des émotions.

Formé dans les milieux symbolistes polonais et allemands³, proche des cercles du *Monde de l'art* russe, Čiurlionis adhère aux idées théosophiques et occultistes répandues à l'époque en Europe centrale comme en Russie. De même, la richesse des symboles et des mythes laisse transparaître dans sa peinture un univers de formes dominées par des lignes courbes, ondoyantes, en «coup de fouet», si répandues dans le répertoire symboliste.

1. Dans un article évoquant le passage «Du symbolisme à l'art abstrait» (*Les Abstractions*, Cieriec, Université de Saint-Étienne), nous avons, en 1986, concentré notre attention sur Čiurlionis. Il y a deux ans, Digraphe a publié, sous la signature de Serge Fauchereau, un texte important intitulé *Čiurlionis, par exemple*.

2. Cf. E. Mejelaitis, *Čiurlionis*, Moscou, Iskoustvo Art, 1971, p. 34. Pourtant, dès 1915, Romain Rolland écrivait son enthousiasme en découvrant dans la revue *Appolo* de Petrograd (n°3, mars 1914) une série de ses œuvres: «De saisissantes visions comme au seuil du sommeil, les yeux clos, quand on se sent choir dans le vide, des paysages intellectuels avec un sentiment vertigineux de l'espace.» (Romain Rolland, *Journal des années de guerre*, cahier VI, Paris, Albin Michel, 1952, p. 305.)

3. Conservatoire de musique de Varsovie, puis de Leipzig; Académie des beaux-arts de Varsovie.

Dans les dessins de Čiurlionis (vignettes, ornements accompagnant des chansons populaires, bandeaux, lettrines ou couverture de livres), les entrelacs, les volutes, les vagues, les boucles et les méandres s'inspirent des grammaires ornementales de l'Art Nouveau.

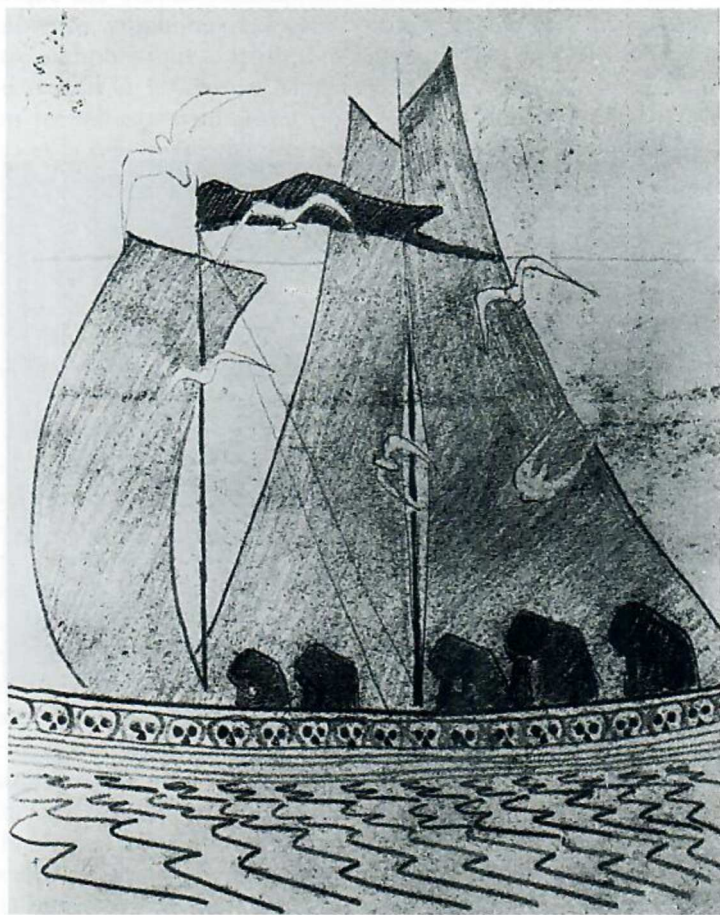
Les peintures « abstraites » de Čiurlionis relèvent d'un processus plus complexe. Celles provenant des cycles *La Création du monde* (1905-1906), ou *Les Saisons* (1906-1907) sont autant de recherches visant à trouver des équivalents plastiques à des notions abstraites. Les images intitulées « Sonates » (*Sonate de la mer*, *Sonate des étoiles*, créées entre 1908 et 1909) témoignent de son intérêt pour la « théorie des correspondances ». Ces deux démarches sont présentes dans les préoccupations des symbolistes mais aboutissent néanmoins, dans l'ordre de la représentation, à un résultat différent.

Le Chaos – première des treize images constituant *La Création du monde* – présente un champ ouvert peint en tonalités sombres, modulées dans une gamme de noirs et de bruns. Au milieu de ce fond surgit une tache bleue plus claire et presque circulaire, mise en évidence par le jeu tourbillonnaire de la touche, qui paraît nous faire assister à cette « création à partir du néant ». La profondeur du « cercle rempli de bleu » semble anticiper la théorie kandinskienne.

Lorsqu'il aborde le thème des saisons, Čiurlionis tient la nature à l'écart en la maîtrisant par les signes (pour paraphraser Worringer). Givre, étoiles, cristaux de neige, fleurs de glace peuplent le cycle de *L'Hiver*, transformant l'image en une surface convulsive et rythmique, parcourue par des lignes qui s'interrompent, s'entrecroisent. Le pinceau appuie ou touche à peine les fonds blanc-gris, ocre-argent, les remplissant de curieux signes inventés. « Figures qui appartiennent, semble-t-il, à cette grande écriture chiffrée, que l'on perçoit partout, sur les ailes, sur les coquilles d'œuf, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux et les pétrifications, sur les eaux qui gèlent...⁴ »

C'est principalement par le biais de « l'écriture » que Čiurlionis va aborder les problèmes de correspondances entre la musique et la peinture, autre centre d'intérêt pour la fin du XIX^e siècle. Au moment où le peintre abandonne sa carrière de compositeur, l'inspiration musicale devient lisible dans son œuvre peinte. Entre 1907 et 1909, de nombreuses images portent des titres empruntés au vocabulaire musical. *Fugues*, *Préludes* ou *Sonates* se composent en deux, trois ou quatre temps (*Allegro*, *Scherzo*; *Allegro*, *Andante*, *Finale*; *Allegro*, *Andante*, *Scherzo*, *Finale*, etc.) Réduire, chez Čiurlionis, les correspondances musique / peinture à un problème d'appellation ou de succession dans le temps (séries d'images) tient de la gageure. La structure d'images comme *La Sonate des pyramides* (1908) ou en particulier *La Sonate des étoiles* (1908) est conçue dans un rapport binaire qui met l'écriture musicale au service de la composition picturale et confère à celle-ci un nouveau registre expressif. Le graphisme d'une page de partition devient, dans ces compositions picto-musicales, modèle structurel pour l'image peinte.

4. Novalis, *Le Disciple à Saïs*, Lausanne, 1948, p. 31-32.



Voilier, s.d.
crayon noir, 16 × 11,6 cm



Composition, 1907-1908
encre de Chine, 14 × 18 cm

Sur le quadrillage fixe du support – fond constitué de verticales et d'horizontales parallèles, voire de barres de mesure, de portées –, se superposent des lignes ondulantes et mélodiques. Composition en contrepoint, conçue comme une orchestration polyphonique, *La Sonate des étoiles* transcrit en formes et couleurs, dans un espace aux perspectives multiples, le dialogue dramatique des « forces cosmiques ». « L'univers se présente à moi comme une immense symphonie. Les gens, comme des notes. » Le qualificatif de « peintre symphonique » attribué à l'époque par la *Revue wagnérienne* à Odilon Redon et à Gustave Moreau convient parfaitement à Čiurlionis.

Dans les milieux symbolistes russes, où des débats sur les « correspondances » et la synesthésie des arts occupent une place prépondérante (citons au passage *Les Symphonies* de Biely, le clavier à lumière de Scriabine, le piano opto-phonique de Baranoff-Rossine, suivis des *Constructions musicales* de Matiouchine, des *Rythmes* colorés de Surville, etc.), les problèmes soulevés par les compositions dynamiques et rythmiques de Čiurlionis eurent un écho considérable. Un an après la mort du peintre, le critique russe Karatiguine écrivait que Čiurlionis « avait trouvé des nouvelles possibilités de transposer l'élément pictural dans la musique, de même qu'il avait réussi à réaliser les conditions d'une transposition inverse dans la peinture ».

La réflexion sur la réversibilité des signifiants ne se résume pas aux seules relations peinture / musique. De même qu'elle ne se fait pas toujours en faveur des signes abstraits. L'avènement de l'abstraction n'est pas le but recherché par Čiurlionis. Se situant dans la lignée qui relie les symbolistes à Kandinsky, le peintre « met en jeu la forme qui lui est propre pour exprimer, en pleine conscience de ce qu'il veut révéler, le contenu spirituel qui lui est propre ».

Dans le cycle *Zodiaque* (1906-1907), les signes cosmiques se métamorphosent en formes matérielles qui se joignent, dans l'image, aux représentations figurées. La composition ésotérique intitulée *Rex* (1910) inclut des formules alchimiques. Dans *La Sonate de la mer* (1908), la nature se met à écrire: l'écume des vagues dessine les lettres M.C., initiales du peintre. Čiurlionis essaye ainsi de conférer aux correspondances une signification étendue aux phénomènes cosmiques. L'analogie devient universelle et souligne l'idée de l'unité du monde, dont l'homme fait partie intégrante.

Les espaces infinis que met en scène la peinture de Čiurlionis s'inscrivent dans la lignée des paysages cosmiques des romantiques allemands (Runge, Carus, Friedrich) ou des néo-romantiques russes ou lituaniens (Kouindji, Bogaevski, Roerich, Rouchtchitz). L'univers entier semble l'objet d'une vaste interrogation philosophique. Dans la découverte de ce « nouveau continent pour l'esprit », Čiurlionis met à nu la structure compositionnelle des images et renforce l'action pure des couleurs, atteignant souvent « l'effet de légende » qui plane sur ses œuvres: l'accent tombe désormais sur la résonance intérieure des constituants formels de la surface peinte et annonce ainsi l'avènement proche *Du spirituel dans l'art*.

Marina Vanci-Perahim

Lettres de Čiurlionis à ses proches (extraits)

En 1960, paraissait à Vilnius, en Lituanie, les écrits de Čiurlionis, réunis sous le titre *Apie muzika ir daile (De la musique et de l'art)*. Nous avons choisi de reproduire ci-joint quelques fragments de lettres inédites en français que l'artiste adressait à ses proches (son frère Povilas, sa protectrice madame Wolman), à ses amis (notamment au compositeur polonais Eugeniusz Morawski), à sa future femme Sofija Kumantaite. Ces dernières, regroupées par la suite dans un volume à part furent publiées sous le titre *Lettres à Sophie* à Vilnius, en 1973.

Lettre à Eugène Morawski

Leipzig, le 20 mai 1902

Sept heures et demie du soir

[...] Dans le musée local il y a huit salles. Quand je suis entré pour la première fois, j'ai été enchanté: dans la première salle il y avait des Murillo et des Böcklin. Qu'allais-je trouver ensuite ? Mais dans les autres salles les tableaux n'étaient pas si beaux. Dans les dernières, ils étaient même d'une laideur indicible. Je me souviens que dans la huitième salle j'ai été pris de tristesse. Et je suis retourné voir Böcklin...

Lettre à son frère Povilas

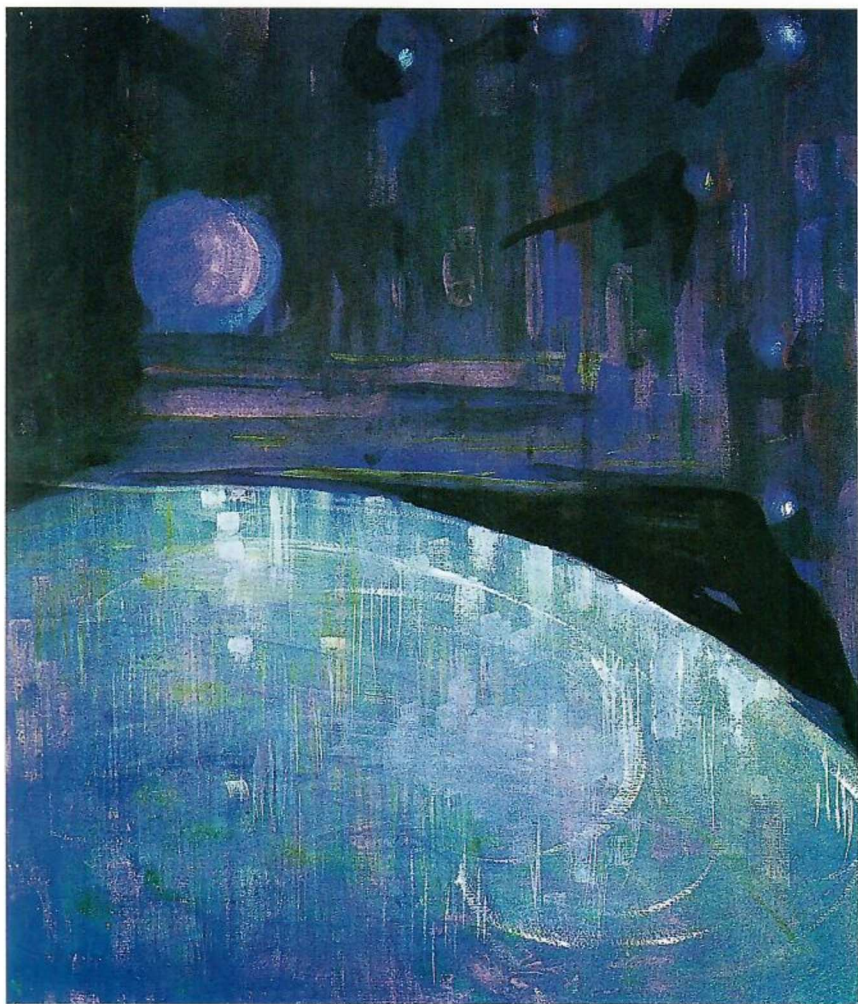
Druskininkai, 21 avril 1905

Mon bien-aimé Povilas

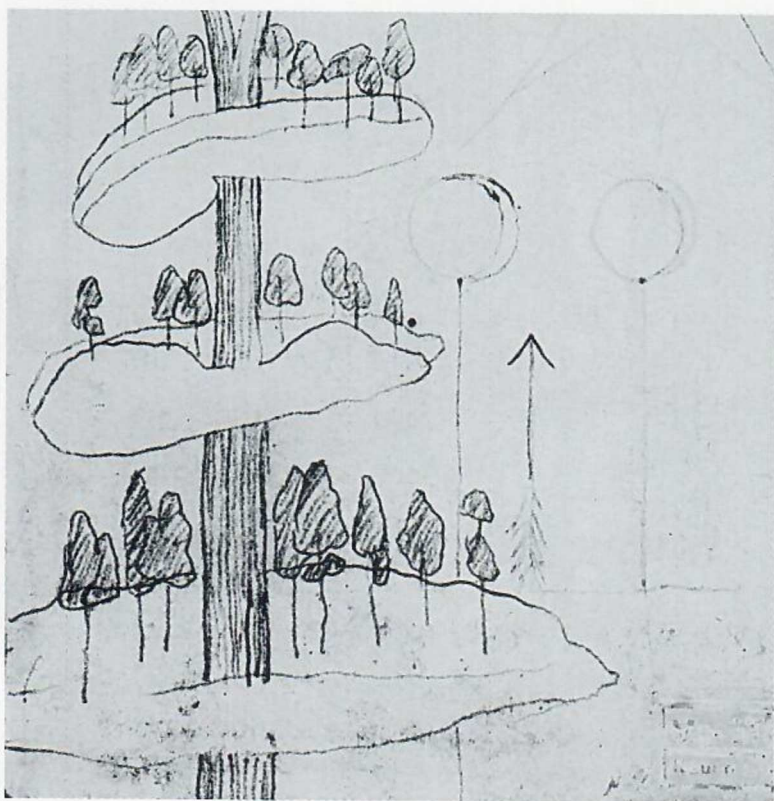
[...] J'ai reçu ta lettre alors que je me rendais à Druskininkai et c'est pour cela que je n'ai pas répondu tout de suite. Je me suis enfui de Varsovie; la ville m'ennuyait beaucoup, les leçons de musique m'ennuyaient, même l'Académie des Beaux-Arts m'ennuyait. Il paraît que j'ai fait de grands progrès et que j'ai eu de bons résultats toute l'année (mis à part quelques remarques).

J'ai peint pas mal de compositions: *Le Déluge*, une série de cinq tableaux (pas très bon); *Rex*, un triptyque (bon); *Le Silence*, un triptyque (moyen); *Le Jour et la nuit*, une série de quatre tableaux (bon); *L'Hymne*, un tableau (très bon); *Le Message*, un tableau (très bon); *La Sévérité*, un tableau (très bon); *Le Murmure de la forêt*, un tableau (tu le connais); *La Fantaisie*, une série de dix tableaux (certains sont bons); *La Conscience* etc., un triptyque (pas réussi); *Le Rêve*, un triptyque (bon); *La Fantaisie*, une série de huit tableaux (bon); *Les Dieux*, un triptyque (bon, mais pourrait être mieux); *Ainsi soit-il*, une série de treize tableaux (très bon).

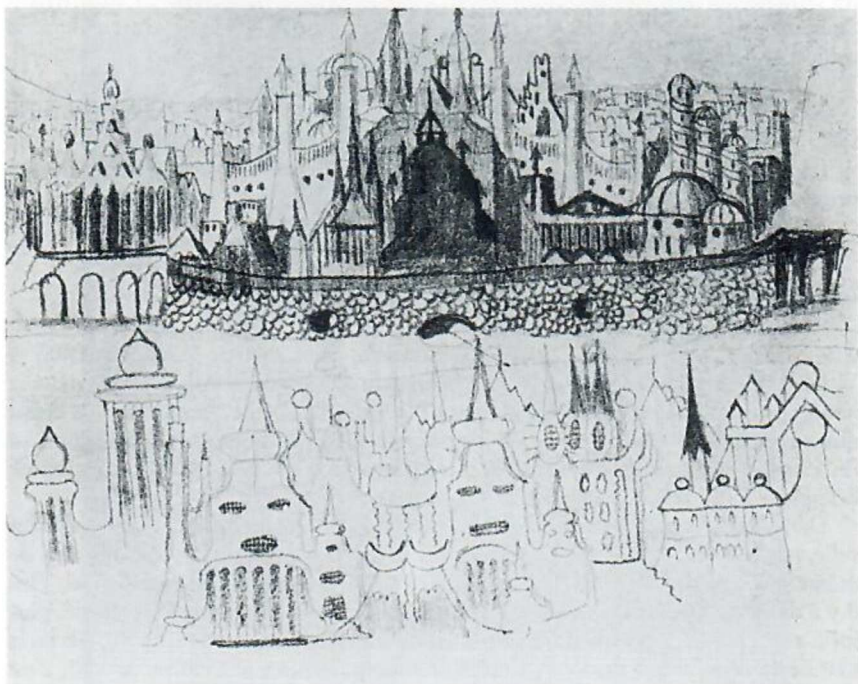
La dernière série n'est pas terminée; j'ai l'intention d'y travailler toute ma vie, bien entendu, tant que j'aurai des idées nouvelles. Ce sera *La Création du monde*; pas celle de notre monde, d'après la Bible, mais d'un tout autre monde, fantastique. Je voudrais faire une série d'au moins cent tableaux, mais je ne sais si j'y arriverai.



La Création du monde IV, 1905-1906
papier, détrempe, 35,5 × 30,5 cm



Esquisse de composition, 1908
encre de Chine, 12 × 11,5 cm



Ville, esquisses de composition, 1908
crayon noir, 17 × 21 cm

Depuis mon arrivée à Druskininkai, j'ai été pris d'un vif désir d'étudier la nature. Cela fait déjà 15 jours que je peins chaque jour quatre ou cinq paysages. J'en ai déjà fait quarante. Il se peut que quelques-uns soient très bons. À cause de cela, ça ne marche pas très fort pour la musique!

Après ton départ j'ai composé, je crois, quatre morceaux, mais ils ne sont pas très réussis et *La Mer* est restée en attente. Dans ta prochaine lettre, il faudra que tu me grondes pour cela. Dans quelques jours je t'écirai au sujet de nos histoires à l'Académie (où tu apprendras que Krzyzanowski est un méprisable individu), sur les émeutes à Varsovie, sur mes premiers pas comme écrivain etc. Et maintenant embrasse-moi très très fort. À toi, comme je l'ai toujours été et comme je le serai toujours.

Myk(olas)

À la maison, tous sont en bonne santé et pensent à toi, et t'embrassent aussi fort.

Chaque jour je me lève à six heures du matin, et comme il est déjà minuit mes yeux se ferment tout seuls...

Lettre à madame Bronisawa Wolman

Istebna, dimanche de septembre 1906

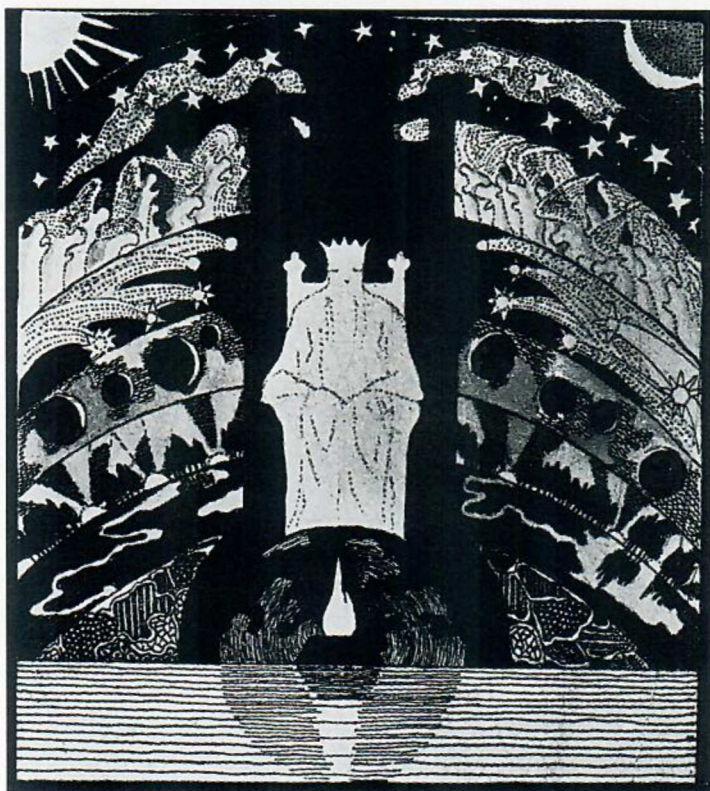
[...] Je suis arrivé à Munich à cinq heures du soir et j'ai donc couru jusqu'à dix heures pour repérer les palais consacrés à l'art et connaître le chemin le plus direct qui y mène. Ainsi j'ai fait la connaissance des deux pinacothèques, du Glaspalast [le Palais de verre], de l'exposition internationale d'art, de la Glyptothèque, de l'exposition des artistes français.

Dans l'Ancienne Pinacothèque, les tableaux des maîtres anciens; dans la Nouvelle, le XVIII^e siècle et le XIX^e siècle, jusqu'à la fin. Il y a peu de choses sublimes, de même que dans la ville il y a peu d'édifices avec des tours qui touchent le ciel. Plus il y a de tours, plus splendide est la ville; plus il y a de maîtres de genre varié, plus forte est l'époque, plus splendide est la salle ornée de leurs œuvres. Le XV^e siècle, le XVI^e siècle et le début du XVII^e, c'est Nuremberg, Venise; le XVIII^e et le XIX^e, c'est Vienne, Varsovie. La fin XIX^e nous a donné Böcklin. Stuck est un coloriste excellent. Sa *Guerre* est moins forte que celle de Böcklin, mais c'est un tableau qui impressionne. Klinger est un peintre sérieux, mais pesant. Segantini est excellent, mais il est trop grand technicien pour être un génie. Je n'ai vu qu'un seul tableau de Puvis de Chavannes, il m'a beaucoup plu, mais je crois qu'il a fait de meilleures choses. C'est comme ça que je vois la fin du XIX^e siècle. Le début de notre XX^e siècle se présente de façon chaotique, les mille choses que j'ai vues m'ont laissé une seule et même impression: que la peinture veut aller quelque part, qu'elle veut briser le cadre qui existait jusqu'à présent, mais qu'elle ne parvient pas à s'en sortir...

Lettres à sa future femme Sofija Kymantaitė

Druskininkai, le lundi 9 juin 1908

[...] Tu sais, Sofija bien-aimée, je peins! Depuis jeudi je peins huit-dix heures par jour. Sans résultats, mais cela n'a pas d'importance. Je peins une *Sonate* – j'ai



Rex, 1908-1909
encre de Chine, 12 × 11 cm

déjà quatre parties en esquisses –, elle avance très difficilement et moi, je voudrais bien la terminer au plus vite, car je commence déjà à voir la seconde devant mes yeux. Si tu savais comme c'est agréable de peindre si obstinément, si follement, en oubliant tout, de peindre sans repos et libre des entraves de la raison. C'est terriblement agréable. Tout autour de toi la vie suit son cours: le soleil brille, les épis de blé fleurissent, les gens parlent, se promènent, devant toi les prés, les champs, les collines, partout des fleurs, des oiseaux, partout l'été, c'est beau, – et moi, cela ne me touche pas – je ne fais que peindre, travailler...

Druskininkai, samedi soir, 21 juin 1908

[...] Et moi, je peins. Je me lève à sept heures et même avant et je ne peux pas m'arracher de mon travail, tant j'ai une grande envie de peindre. Je travaille plus de dix heures par jour. Mais peut-on appeler cela du travail ? Je ne vois pas le temps passer, tout ce qui n'est pas mon travail disparaît, et moi, je voyage par les horizons lointains de mon monde de rêves, peut-être un peu étrange, mais où je me sens bien. J'ai terminé *La Sonate*. Quand je réfléchis que tu vas les contempler, j'ai un peu honte et j'ai le trac; il me semble que cela ne sera pas suffisamment bien pour toi et j'ai même quelquefois songé à les détruire. Te souviens-tu, comme tu as détruit tes écrits ?...

Druskininkai, le 24 juin 1908

[...] Et la peinture: tu sais, pour la peinture j'ai sombré dans le désespoir. Aujourd'hui, j'ai peint toute la journée et le soir, j'ai tout détruit, ce qui m'arrive rarement. Je n'aboutis à rien. Et ce que j'ai déjà fait est là, accroché au mur, comme un reproche de ma conscience et qui de toutes ses couleurs parle tout bas du manque de talent, de l'insensibilité et d'autres choses tristes. Sophie, et si je ne te les montrais pas ? Tu ne m'en veux pas de cette idée ?

[...] Je parle parfois doucement avec toi, ou bien je ferme les yeux, je t'enlace et je vole quelque part très loin – au delà des mers et des océans. Au-dessous de nous disparaissent les tapis gris des champs en lanières, les villages sur les collines et de nouveau apparaissent les taches sombres des forêts, parcourues par des fils d'argent des rivières. Sophie se serre contre moi, je sens son souffle chaud, et elle murmure doucement: « Kastukas [Constantin bien-aimé], que c'est merveilleux, que c'est merveilleux! » Je serre Sophie encore plus fortement contre moi et dis: « C'est toi, toi qui est merveilleuse! » Et comme ça nous continuons notre vol. Voici la mer. Les vagues sont très, très hautes. « Bonjour! », crions-nous d'en haut. « Bonjour! », répondent les vagues, et nous montons plus haut, toujours plus haut. Nous voyons toute la mer, le littoral autour d'elle et les chemins où les gens se promènent, contemplent la mer et jettent des regards nostalgiques. Et nous voyons d'autres mers, l'océan et autour de cet océan, sur le littoral, ondule aussi un chemin où les gens se promènent, s'étonnent et s'effrayent. Et tu te serres contre moi et murmures: « Que c'est merveilleux, que c'est merveilleux! » Et là, plus loin il y a un champ jaune – immense, sans fin, et au milieu il y a un sphinx qui regarde calmement devant lui. Et autour de lui, à perte de vue, des squelettes recouverts de sable et des diamants. C'est le désert. Butant contre les squelettes marche un enfant, il va de l'Est vers l'Ouest. Mais une vipère lui barre le chemin. N'aie pas peur, Sophie bien-aimée, regarde – ils jouent déjà ensemble et construisent une



Ange, Prélude, 1908-1909
papier, détrempe, 50 × 53,7 cm

pyramide de diamants. Et nous volons plus loin, toujours plus loin, et chaque fois de nouvelles images nous apparaissent. Et toi, tu es si merveilleuse et tu es tout pour moi au monde. Et cela se poursuit sans fin...

Saint-Pétersbourg, le mercredi 19 novembre 1908

[...] Mon enfant bien-aimée, je ne peux pas rassembler mes pensées – un chaos rayonnant, Jurate, toi la musique, mille soleils, tes caresses, la mer, les chœurs – tout cela se mêle prodigieusement en une symphonie. Il est si difficile d'écrire, les mots sont tellement durs, secs. Et dans cette lettre je voudrais t'envoyer les plus belles pensées qui, comme des vols de mouettes effrayées à l'apparition de Jurate, voltigent au-dessus de la mer Baltique lumineuse dans la brume d'un matin d'argent. Je voudrais t'entourer des splendeurs de mai, rempli du parfum des fleurs et du silence, étendre sous tes pieds le plus beau tapis de Maharani, tissé de toiles d'or arachnéennes et de chrysanthèmes plus blancs que la neige. Je voudrais que, étendu sur lui, tu écoutes le silence qui est le cantique de la Nouvelle Langue. Je voudrais faire une symphonie du bruissement des vagues, des paroles mystérieuses de la forêt séculaire, du clignotement des étoiles, de nos chansons populaires et de ma langueur infinie. Je voudrais m'élever jusqu'aux cimes les plus hautes, inaccessibles aux mortels, et tresser une couronne des plus belles étoiles à Sophie – mon Épouse. Je voudrais te caresser avec la suprême affection sur un nuage blanc endormi qui glisse mollement sur le Grand Océan. Ma Sophie, ma Petite Fleur blanche des Champs, Reine des Pays inconnus, des Bois jamais abordés, des Iles du bonheur.

Te souviens-tu, comme nous nous reposions dans l'Oasis, à l'ombre des palmiers. Un terrible orage était en train de se préparer, un nuage d'une lourdeur effroyable grandissait et il a couvert de son ombre la moitié du désert comme le voile noir du deuil. Nous étions calmes – tu souriais et un grand lion et une lionne te léchaient sagement les pieds. Je me souviens même de tes paroles: «Sais-tu pourquoi nous n'avons pas peur?, disais-tu, c'est parce que même si nous mourrions après que notre corps se soit fatigué, nous nous rencontrerions sous d'autres cieux, et ainsi toujours nous serions Toi et Moi, car nous sommes l'Éternité et l'Infini.» Te souviens-tu? C'était il y a très longtemps et certainement nous avons déjà maintes fois changé notre extérieur, seulement la mémoire est faible et, pour se souvenir, il faut des instants extraordinaires. Mon être unique, tu as sûrement remarqué la différence entre pensée et pensée. L'une est, dirait-on, corporelle, matérielle, elle meurt vite, personne ne peut jamais s'en souvenir, tandis que l'autre est tout à fait différente, elle est comme une pensée de l'âme et celui qui l'a entendue, ne l'oubliera jamais...

Traduction RC et MV